

MUSIQUE

Opéra-Comique. — *Pelléas et Mélisande*, drame lyrique en cinq actes et douze tableaux, de M. Maurice Maeterlinck, musique de M. Claude Debussy.

Voici une œuvre d'art qui sort des sentiers battus, d'impression neuve, d'expression subtile, et dans laquelle la critique a la joie de ne relever aucune imitation, pas plus de Wagner que de Gounod ou de M. Massenet. Par le temps qui court, pareil événement n'est produit pastous les jours. La musique de *Pelléas et Mélisande* affirme une originalité si spéciale qu'il eût été surprenant qu'elle ne rencontrât pas de destructeurs. Comme le droit de nier la valeur d'une œuvre musicale est un droit absolu, et comme, en l'occurrence, l'impression est telle, il n'y a pas à s'étonner outre mesure que la remarquable partition de M. Debussy n'échappe pas à la fatalité. Même elle subirait le sort qui accablait autrefois les chefs-d'œuvre de Wagner et *Carmen*, quelle n'en serait pas pour cela plus mauvaise. Notez que nous n'établissons pas la plus petite comparaison entre Wagner, Bizet et M. Debussy. Nous voulons rappeler simplement que souvent les ouvrages les plus discutés à leur apparition ne sont pas toujours ceux qui, ensuite, plaisent le moins aux connaisseurs et à la foule. Mais si nous trouvons naturel que tout le monde ne goûte pas à son exquise saveur la musique de M. Debussy, si nous nous expliquons fort bien que la fièvre allure et les façons peu ordinaires du drame lyrique jouent hier exaspèrent ou excèdent quelques esprits distingués, si nous estimons qu'il faut avant tout respecter l'opinion et l'ennui de chacun, nous révérons humblement la liberté de nous laisser charmer par là si curieuse, si délicate, si poétique musique de M. Debussy. Elle ne ressemble à rien de ce qu'on a déjà entendu.

Vous cherchiez en vain, dans les deux cent quatre-vingt-trois pages de la partition, un morceau à détacher, une mélodie à extraire. La romance aimée ne fleurit nulle part. Les personnages ne déclament pas et évitent de chanter. Ils disent, en une sorte de mélodie sommairement notée, ce qu'ils ont à se dire, et c'est à l'orchestre uniquement qu'est réservée la tâche de tout exprimer, ou mieux, de tout faire sentir.

Les changements de tableaux n'interrompent pas le courant musical. La symphonie ne cesse que lorsque les actes sont terminés. L'orchestre, où l'image surgit et s'efface, où passent des visions claires et de troubles apparitions, plein de frôlements, de murmures de brise, de frissonnements d'ailes, de bruits de vague, de pâleurs de lune, de rougeurs de crépuscule, de tendresses, d'impatiences, de timidités, d'étouffements de passion, de malaises, de senteurs de rose, de leurres, d'éclats contenus, de fraîcheurs de rosée, d'agonies de lumière, de bleuâtres reflets et de rumeurs indécises, l'orchestre crée l'atmosphère et baigne l'action dans une vapeur sonore qui se teinte exquisément des nuances les plus fugitives. Les âmes des personnages semblent flotter comme de jolis rêves sur une mer d'harmonie. Il ne faudrait pas croire cependant que la partition de *Pelléas et Mélisande*, d'où la mélodie est absente, du moins ce qu'on entend généralement par mélodie, où le rythme disparaît dans des agrégats d'harmonies volontairement imprécises, soit dénuée de caractère et d'accent. Dès le prélude initial, la musique, délicatement poétique, revêt une couleur adorablement légendaire et laisse dans l'oreille comme un écho étouffé de choses lointaines. Que, pour obéir aux nécessités des situations de la fable, la musique s'attendrisse, se puérilise, se dramatise, se charge de langueur, se lamente ou s'angoisse, elle garde son caractère légendaire et son accent extra-humain. Car la musique de M. Debussy plane sans cesse au-dessus des réalités de la vie. L'émotion y est poétique et la souffrance sans cri d'humanité. Musique de rêve, elle ne s'enfonce pas de la sphère des idéales songeries.

La musique spiritualisée de M. Debussy ne s'impose pas violemment à l'imagination; c'est doucement, par insinuation, que son charme enveloppant agit sur l'auditeur. On subit l'obsession ensorcelante de la subtile griserie des notes, et c'est vraiment un délice d'écouter conter musicalement, par un artiste de talent aussi choisi, aussi raffiné que M. Debussy, l'histoire des amours de *Pelléas et Mélisande*. Ces amours ne sont autres que les amours de Paolo et Francesca. Mais *Pelléas et Mélisande* ne sont pas taillés en pleine humanité comme les amants de Ravenne.

Ce sont personnages de conte bleu, que le frisson de la vie atteint et tue.

Un jour, le prince Golaud, égaré dans l'antique forêt légendaire, rencontre une fillette pleurant auprès d'une source. L'enfant s'enraye d'abord de la grandeur et des cheveux gris de l'inconnu qui lui parle, mais elle se rassure peu à peu et suit le prince. Au second tableau, Golaud a épousé la petite *Mélisande*. Celle-ci s'enlue dans le vieux château plein d'ombre. Le frère de Golaud, *Pelléas*, jeune comme elle, lui tient compagnie. L'amour naît d'instinct entre les deux enfants. Golaud commença par rire de cette tendresse, puis il s'inquiète, se renseigne, épie et, une nuit qu'il surprend *Mélisande* et *Pelléas* s'embrassant dans le parc, il tue son frère et blesse *Mélisande*. Au dernier tableau, *Mélisande* agonise sur son lit. Golaud, affolé de douleur, l'interroge pour savoir si elle a véritablement aimé *Pelléas*. *Mélisande* est déjà trop loin de la terre pour répondre à la question de Golaud. Et elle meurt doucement, sans pro-

ferer une plainte, en jolie princesse de fée.

Ainsi meurt sans laisser de trace.
Le chant d'un oiseau dans les bois.

Telle est, réduite à l'extrême, l'affabulation que M. Debussy illustra de musique et à laquelle il sut conserver sa grâce puérile et sa simplicité d'émotion, sa poésie et sa tendre fraîcheur.

Nous ne reviendrons pas sur la partition, ayant déjà cherché, sans espérer y avoir réussi, à traduire notre impression.

La mise en scène de M. Albert Carré réunit tous les suffrages. Jamais, depuis qu'il est directeur de l'Opéra-Comique, M. Carré n'avait encore enchanté les yeux du spectateur à ce point. Les décors sont de pures merveilles. Faut-il citer celui-ci de préférence à celui-là? Le décor de la forêt, avec ses grands arbres centenaires, est-il plus beau que le décor du parc avec sa fontaine pittoresque ou que le décor de la tour? On ne sait. M. Carré pousse si loin l'art de la décoration qu'il n'y a plus qu'à admirer les magnifiques réalisations qu'il offre sans répit au public, et à se taire.

L'orchestre fut aussi excellent qu'à son ordinaire. Dans l'interprétation, si Mlle Garden est sèche et manque de poésie, par contre, M. Dufrane est parfait et fait sonner superbement sa belle voix de baryton. M. Périer incarne intelligemment *Pelléas*. M. Vieulle est un bon vieux roi et Mlle Gervillé-Réache fait figure honorable sous les cheveux blancs de *Geneviève*.

Quel que soit l'avenir réservé au drame lyrique de MM. Maeterlinck et Debussy, on doit chaleureusement féliciter M. Carré de l'avoir monté. Il a fait œuvre d'artiste que les nouveautés n'effrayent pas. Lui, au moins, ne s'enlize pas dans les fondrières du passé et va courageusement de l'avant. Il y a bien des directeurs auxquels on ne pourrait pas adresser un semblable compliment.

ANDRÉ CORNEAU.

COULISSES & FOYERS

AU JOUR LE JOUR

Samedi prochain 3 mai nous assisterons, au théâtre du Châtelet, au début de la célèbre Américaine miss Hope Booth, qui depuis trois ans est acclamée à New-York et dans les grandes villes de l'Amérique du Nord et qui atenu, avant de commencer sa grande tournée d'Europe, à se faire applaudir des Parisiens.

Les critiques, soiristes et courriéristes seront reçus au contrôle sur la présentation de leur carte.

M. Paul Clève, ancien directeur du Châtelet, deviendra directeur de la Porte-Saint-Martin, à l'expiration du bail de M. Hertz.

Le *Français* a annoncé, hier soir, que le bruit courait que M. Léon Marx, directeur depuis quinze ans du théâtre Cluny, céderait sa part à son associé, M. Marius Poncet, qui allait gérer cette scène de compagnie avec M. Joseph Poncet, son frère, directeur du théâtre de Saint-Etienne.

Ce bruit était fondé. Nous recevons confirmation de cette nouvelle devenue officielle.

Les Variétés annoncent irrévocablement la dernière matinée de la saison avec les *Deux Ecoles*, pour dimanche prochain, à deux heures précises.

Gigolette, malgré son succès à l'Ambigu, ne pourra être jouée que jusqu'au 15 mai, le traité de Mlle Marcelle Lender finissant à cette date. On répète, à ce théâtre, *Sans mère*! drame en cinq actes, de MM. Michel Carré et Michelot, qui passera après *Gigolette*.

SPECTACLES & CONCERTS

Au concert Européen, ce soir, à huit heures un quart, soirée populaire de gala, donnée au profit de l'Œuvre française des « Trente ans de théâtre ».

Le Cirque d'Hiver a clôturé hier au soir. La réouverture aura lieu fin août.

C'est avec *Guillaume Tell*, le chef-d'œuvre de Rossini, que la Société des Arènes de France commènera, le 28 mai prochain, la série des représentations à grand spectacle qu'elle doit donner cet été aux Arènes-Théâtre d'Erment-Enghien. Huit cents exécutants ont été engagés, et la mise en scène comporte des décors panoramiques qui constituent à eux seuls le plus puissant attrait.

MARIAGES

Hier après-midi, à deux heures, a été célébré, à la mairie du 7^e arrondissement, le mariage civil de M. Georges Claretie, docteur en droit, avocat à la cour d'appel, fils de M. Jules Claretie, membre de l'Académie française, administrateur général de la Comédie-Française, avec Mlle Eugénie Risler, fille du maire du 7^e arrondissement, membre du conseil de surveillance de l'Assistance publique, et de Mme Risler, née Laurent Pichat.

Les témoins étaient pour le marié: MM. H. Roujon, directeur des beaux-arts, et Paul Hervieu, de l'Académie française; pour la mariée, MM. Charles Ferry, ancien député, et Mourier, directeur de l'Assistance publique.

HOTEL DROUOT

La séance était peu intéressante hier, et il n'y avait que peu de monde en dehors des professionnels. Les ventes étaient des plus insignifiantes, et à la salle 6, la première vacation de la collection B... a produit 11,300 francs.

La première vacation de la vente Le Chevalier de Chevignard, à la salle 11, ne comprenait que des livres et des estampes, elle a produit 4,300 francs.

(New York Herald.)